

d'un prophète, que la victime sans tache est offerte dans tous les lieux du monde.

« Je désirerais maintenant vous faire connaître les lieux que nous avons parcourus : mais comment faire avec le peu de temps qui nous reste ? pourtant comme cela peut vous être agréable je vais essayer de vous en dire quelques mots.

A continuer.

— Une lettre adressée à Monseigneur l'Archevêque de Québec par M. I. Schwars, Consul des Etats-Unis, à Vienne, en Autriche, annonce que M. L. Amiot, ci-devant curé de St. Cyprien, est décédé dans cette ville le 10 Octobre dernier, après deux jours de maladie. Ce Monsieur arrivait de la Terre-Sainte et il était en route pour revenir dans son pays qu'ils ne devait plus revoir.

Il était membre de la société des trois Messes, et de la Congrégation du Petit Séminaire de Québec.

NOUVELLES RELIGIEUSES:

ROME.

— Le 2 octobre, le Saint-Père est allé visiter Tivoli, accompagné de son neveu le bailli Cappellari de la Colombe, grand-prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Les transports du plus vif enthousiasme ont accueilli Sa Sainteté : des arcs de triomphe avaient été dressés à l'entrée de la ville et plus de quatre-vingts jeunes gens qui s'étaient portés à sa rencontre avec une foule nombreuse et la musique militaire ont traîné la voiture de leur bien-aimé Souverain Pontife.

Après avoir reçu les clés de la ville des mains du Gonfalonier, le Pape s'est rendu à l'église des Franciscains où il a assisté au salut du Saint-Sacrement ; et de là il est allé à pied à la maison de campagne du collège des Nobles, accompagné de tout le clergé de la ville, du cardinal Bianchi et des plusieurs prélats. Le Père général des Jésuites l'a reçu à l'entrée de la maison, entouré de quelques-uns de ses religieux et de jeunes élèves offrirent à S. S. des complimens en vers qu'elle écouta avec bonté, et des fleurs qu'avec une grâce affectueuse elle se plut à déposer sur les têtes de quelques jeunes étudiants.

Du haut du balcon de la villa, le Saint-Père donna sa bénédiction à la multitude immense qui couvrait la route et tous les abords de la maison. Dans le courant de la journée S. S. visita les cascades de l'Anio et quelques établissements industriels. Des chœurs de musique vocale et instrumentale étaient disposés dans les principaux endroits où le Saint-Père devait s'arrêter. Partout la population de Tivoli, heureuse de posséder dans ses murs l'auguste Souverain, mêlait les acclamations de sa joie aux symphonies des musiciens. Après le dîner, le Pape a daigné assister à quelques expériences de physique faites par les élèves du collège, et il n'a repris la route de Rome qu'après avoir exprimé avec effusion, aux magistrats de Tivoli, aux RR. PP. Jésuites, à leurs jeunes élèves sa vive satisfaction de cette journée passée au milieu d'eux.

FRANCE.

— La vénérable abbesse des religieuses basiliennes polonaises dont nous avons annoncé l'arrivée en notre ville, a repris hier matin la route de Rome. Accueillie au Sacré-Cœur de la rue Boissac, elle a visité pendant son séjour plusieurs établissements religieux, et sa présence partout où elle a été connue a donné lieu aux manifestations les plus touchantes ; partout on se pressait sur ses pas ; c'était à qui aurait le bonheur de toucher ses vêtements, et de contempler de près les stigmates glorieux du martyr. Humble, recueillie, sachant à peine un mot de notre langue, cette digne Sœur paraissait ne pas comprendre l'empressement dont elle était l'objet. *Ami de la Religion.*

— Le 11 octobre, un crime horrible a été commis dans la maison centrale de Nîmes. Les prisonniers Compagnon et Requin s'étaient rendus aux mansardes, sous prétexte d'y prendre du bois pour l'entrepreneur qui les occupait comme menuisiers. Un des Frères chargé de la surveillance et de la garde des prisonniers, soupçonnant les deux détenus d'avoir ensemble des relations honteuses, alla aux mansardes, où il les surprit. Compagnon et Requin reçurent l'ordre d'aller en cellule jusqu'à ce que le directeur de la maison fût en mesure de statuer sur leur faute. Après avoir refusé quelque temps d'obtempérer à la réquisition du Frère, ils allèrent aux cellules sur l'ordre intimé par le directeur même. Requin se laissa incarcérer sans résistance, pendant que Compagnon injuriait les Frères qui l'escortaient, et en particulier le Frère Pascal, chargé de la surveillance de la cour.

Avant d'entrer au cachot, il demanda à retourner à son atelier pour y prendre son mouchoir : le Frère Pascal l'y suivit ; lorsque Compagnon sortit de l'atelier, il porta au Frère un coup dans la poitrine avec un tiers-point ou lime qui sert à aiguiser les scies. Le frère épouvanté s'enfuit ; mais son féroce agresseur le poursuivit jusqu'au milieu d'un réfectoire où il le perça de six coups dans la poitrine et dans le dos. Un quart d'heure après, le pauvre Frère expirait sans avoir pu prononcer un seul mot : les poumons avaient été traversés par l'arme de l'assassin.

Compagnon a été mis aux fers, et le soir même la justice procédait à l'instruction de l'affaire.

Les obsèques du Frère Pascal, si malheureusement assassiné par un déte-

nu de la prison de Nîmes, ont été pour l'excellente population de cette ville l'occasion de montrer les sentimens de sympathie qui l'animent pour les bons Frères des Ecoles chrétiennes. Le convoi de l'humble religieux, mort victime de son zèle et martyr de son devoir, eût ressemblé à un triomphe, sans les cris de douleur et les sanglots qui éclataient de toute part sur son passage. Porté le visage découvert et revêtu de son habit religieux, le corps reposait dans un cercueil tendu de blanc, orné de fleurs. Les Frères de toutes les communautés voisines, au nombre de 40, suivaient la bière, récitant les prières de l'Eglise : leurs voix étaient entrecoupées de sanglots, et de grosses larmes sillonnaient leurs joues. Le peuple, ému d'une douleur sympathique, s'associait à leur deuil par des exclamations douloureuses et attendrissantes. Les hommes s'indignaient de l'attentat de l'assassin : on a entendu des ouvriers s'écrier, les larmes aux yeux : *Où étions-nous ? Pourquoi ne nous a-t-il pas été donné de faire au bon Frère un rempart de notre corps ?*

Ami de la Religion.

— Un anglais qui réside à Rome, M. Weld, écrit qu'il a eu une entrevue d'une heure avec le général des Jésuites, et que celui-ci l'a autorisé à déclarer publiquement que tout ce qui avait été dit à ce sujet par le gouvernement français était faux, qu'il n'y a eu de concessions faites ni par le Saint-Siège, ni par les supérieurs des Jésuites.

On lit dans une autre lettre que M. Rossi, qui a complètement échoué auprès du Pape, et auprès des Cardinaux à qui il s'est adressé, n'a même pas eu d'entrevue avec le général des Jésuites, que toutes les instructions données aux Jésuites de France par le général, se bornaient à recommander d'agir avec prudence, et de bien réfléchir s'il était meilleur de céder pour un temps ou de courir les chances d'une lutte, et que c'était d'après les autorisations données par le général aux supérieurs des Jésuites de France, que ceux-ci s'étaient décidés à faire volontairement, et sans s'engager pour l'avenir, des concessions qui ne sont que temporaires et tout à fait insignifiantes.

Malgré les précautions que prend le gouvernement pour envelopper cette affaire de silence et d'obscurité, il faudra bien que tout s'éclaircisse, et si les correspondances précitées sont véridiques, comme on peut le juger d'après le caractère bien connu de leurs auteurs, le ministère Guizot se sera couvert d'une honte ineffaçable, et en même temps d'un ridicule encore plus dangereux pour lui.

Univers.

— Sous le titre de *Catholicisme et Protestantisme*, vient de paraître une discussion courte, mais chaleureuse et incisive, où se trouvent résumés les principaux points de la controverse entre les catholiques et les protestants. M. Th. Foisset, qui en est l'auteur, a répondu à une brochure publiée à Dijon par celui qui, il y a quelque mois, a donné dans cette ville le déplorable scandale de l'apostasie d'un prêtre. Mais bien que l'écrit que nous annonçons ait été inspiré par une circonstance particulière, il n'en sera pas moins d'une grande utilité partout où il y a à combattre les efforts de la propagande protestante. Car ce sont toujours et en tous lieux les mêmes raisonnemens faux, les mêmes calomnies qu'on résume contre nous, et voilà pourquoi, tout en faisant justice de son indigne adversaire, M. Foisset s'arrête volontiers aux grandes questions, où le nom propre disparaît, et résout d'une façon vive et péremptoire certaines objections tirées de l'Ecriture sainte, ou de l'histoire que les écrivains protestants répètent sans cesse avec autant de nouveauté que d'ignorance. De cette sorte, il a donné dans un volume peu considérable un aperçu assez complet de la controverse entre les protestants et nous, et l'on sait comment l'auteur sait défendre avec éloquence la religion pour la quelle il a tant de zèle et d'amour.

Univers.

ANGLETERRE.

— Il nous est maintenant permis d'annoncer à nos lecteurs une nouvelle qui réjouira tous les cœurs vraiment catholiques. On nous écrit de Boulogne-sur-Mer que le P. Dominique, de la congrégation des Passionnistes, vient d'arriver dans cette ville, et qu'avant de quitter l'Angleterre, il avait solennellement reçu le célèbre M. Newman dans le sein de l'Eglise catholique. Ce mémorable événement a eu lieu dans la chapelle attachée à l'espèce de monastère protestant que l'illustre converti avait fondé lorsqu'il n'était encore que le principal chef de la secte si connue des Puseyistes. On sait que depuis plusieurs années le docteur Pusey, à qui elle a emprunté son nom, avait perdu la meilleure partie de son influence sur ses anciens disciples. Les plus éclairés, les plus fideles aux principes qu'ils ont posés, ceux qui sont le plus haut placés dans l'estime publique, s'étaient choisis un autre maître, et ce maître est à présent un de nos frères. De toutes les grâces que Dieu a daigné accorder dans ces derniers temps aux catholiques anglais, aucune n'est plus éclatante, aucune ne semble devoir porter des fruits aussi abondants.

Nous avions déjà appris que M. Newman était irrévocablement décidé à renoncer aux erreurs de l'Eglise anglicane ; nous savions même que l'ouvrage dans lequel il expose les motifs de sa conversion était sous presse depuis plusieurs semaines ; mais nous nous serions crus coupables d'un acte au moins inconvenant si nous avions devancé l'heure fixée par M. Newman lui-même pour apprendre au public ce qu'il nous avait été donné de connaître.

Univers.

MADAGASCAR.

La reine de Madagascar.—Ranavaloa, cette sauvage reine de Madagascar, est un monstre de cruauté. A l'époque où régnait Radama, son prédécesseur, le pays progressait dans la voie de la civilisation. De zélés missionnaires le parcouraient en tout sens, et déjà l'on comptait de nombreuses conversions. A l'avènement de Ranavaloa, tout changea de face : elle renvoya